

Paris 1973

Le malheur de ne pas se voir beau



Jacques Amati

Jacques Amati

Paris 1973

Le malheur de ne pas se voir beau

© Jacques Amati, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-8897-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chapitre 1

Martin, Paris 1973 Le métro fit une embardée en s'engageant dans un virage et je cherchai désespérément une poignée à laquelle m'agripper mais le mat central était déjà occupé par deux filles ; elles s'esclaffèrent et je crus qu'elles se foutaient de ma gueule, puis je les reconnus : elles étaient de mon année, deux belles nanas que j'avais remarquées en amphï. La grande avait beaucoup d'allure ; de l'autre, je remarquai qu'elle se tenait les épaules rentrées, avant de faire le constat qu'elle était sacrément jolie ; résigné, je me mis à regarder défiler les grosses lettres blanches peintes sur les murs du tunnel du métro, préférant continuer à somnoler pour éviter de penser qu'il n'y avait rien à attendre de la journée. « Entreprendre, c'est courir le risque d'échouer ! » Cette vérité, j'en avais fait ma boussole depuis si longtemps, qu'à vingt-deux ans, je m'en serais aisément accommodé, s'il n'y avait les filles ! La drague, je la pratiquais comme une activité distrayante et sans enjeu, sachant que j'avais tacitement admis que l'important était de participer et qu'à la fin de la partie, chacun se séparait bon ami, en se faisant quelquefois une bise sur la joue. À la longue, mes résultats universitaires s'en ressentaient et je n'avais nulle envie de chanter le matin l'Hymne à la joie.

Elles descendirent comme moi à la station suivante, où l'on changeait de ligne, et se mirent à courir pour ne pas rater la rame de métro qui arrivait. Je leur emboitai le pas jusqu'à la fac, en maintenant une distance raisonnable derrière elles.

À la sortie du premier cours, j'errais dans la cour de la fac au milieu de l'agitation, avec ses bousculades et son vacarme habituels. Je tentais de trouver mon copain Pierre quand j'aperçus l'une des deux filles du métro, celle à la si jolie tête. Tout de suite, je fus frappé de la voir si épanouie : son long manteau marron en cuir retourné, elle en avait négligemment déboutonné le haut et discutait avec un garçon. « Ces deux-là fricotent ensemble » entendis-je et je sortis de ma contemplation : c'était Josette accompagnée de Pierre, qui désignait du menton la fille du métro.

« Fricote ? Fricote ? Ils flirtent ensemble, tu veux dire ? demanda Pierre.

— Paraît-il, ils révisent le prochain examen, mais toujours à deux et sans témoin. Je me demande quel genre de questions ils doivent se poser pour se

retrouver tous les jours ensemble. En tout cas, ça ne la gêne pas que Patrick soit marié, expliqua Josette. C'est le côté donneur de leçon de Françoise qui m'agace » ajouta-t-elle et, de ce moment la fille du métro devint pour moi Françoise. Son petit sourire exhalait une douceur infinie, si éloignée de ce qu'en disait Josette. Je sentais chez elle une timidité apte à nous rapprocher. La voix de Josette devint si grinçante qu'elle me força à sortir de mes pensées et à constater combien était vive sa rage de se voir l'objet de dérision de la part de « Françoise et la pimbêche de Marie » ; sans doute, Marie était-elle cette grande fille du métro, mais toute mon attention se portait sur celui qui avait la chance d'approcher d'aussi près Françoise et, si je ne lui trouvais rien de particulier pour un homme marié, il incarnait d'un coup un sérieux obstacle, maintenant que j'avais la conviction d'avoir rencontré la jeune fille qui quelque part m'attendait.

Après notre rencontre dans le métro, s'étaient écoulées quelques semaines qui m'avaient paru durer des mois ; Françoise, je pensais à elle chaque jour et j'enviais l'aisance de Pierre à s'intégrer à la bande qui gravitait autour d'elle et de Marie. Ce soir, je dînais dans le deux-pièces qu'il avait en location ; depuis la kitchenette attenante au séjour, il s'appliquait à jouer le maître de maison accompli, expliquant sur le ton de la dérision qu'il allait préparer la vraie recette du risotto, celle que lui avaient apprise, dit-il avec un sourire entendu, deux élèves institutrices lors de son voyage à Venise. Personne n'ignorait son orientation sexuelle et les sous-entendus qu'il laissait planer déclenchèrent l'hilarité d'une assistance que l'absence de Françoise me rendait peu digne d'intérêt. J'étais plaqué contre un gus qui se révéla ne pas être étudiant. À part Josette, tous les autres étaient des sortes de Hippies très politisés. Ils clamaient leur détestation de la société. Un type beaucoup plus vieux attirait ma sympathie. Il parlait avec mesure et surtout était loin de se prendre au sérieux.

Je laissai les Hippies se disputer entre eux et rejoignis Pierre qui cuisinait tranquillement ; pour mettre de l'ambiance, les autres n'avaient pas besoin de lui et avaient même réussi à convaincre Josette de la justesse de leurs arguments. On entendait celle-ci vociférer qu'elle-aussi était favorable à la révolution. Pierre faisait revenir des oignons dans un mélange d'huile d'olive et de beurre. « Voilà ! Les oignons sont juste comme il faut, translucides ! » déclara-t-il d'un air satisfait. Il versa dans la cocotte un bol de riz, remua, avant de presser l'ail.

Apparemment, l'âpreté des discussions révolutionnaires ne convenait plus à

Josette et elle vint nous rejoindre, observant en silence Pierre tout à son affaire. « Passe-moi le verre de vin blanc, s'il te plaît ! » lui demanda-t-il. Il énuméra les différentes opérations pour réussir le plat selon la recette italienne ; une fois le vin évaporé, il rajouta le bouillon en plusieurs fois, jusqu'à mettre la touche finale avec le parmesan. Le feu arrêté, il montra la cocotte à Josette, expliquant sur un ton où comme souvent chez lui, perçait une certaine dérision : « Ça paraît un peu trop mouillé, mais c'est prêt à être dégusté maintenant ! »

Le calme se fit dans le séjour quand les Hippies déguerpirent... sans Josette. Pierre revint avec des mugs de tisane et s'installa alors un bienfaisant silence. Sans doute, Josette trouva-t-elle ce moment propice pour nous parler d'une crasse que venait de lui faire Françoise, sans omettre une fois de plus de la traiter d'imbécile. Pierre déclara que Françoise était une gentille fille, ce dont Josette n'avait cure : elle se mit à raconter qu'un soir, Jules, l'assistant de droit pénal avait invité plusieurs étudiants à dîner chez lui. Il y avait des garçons et des filles, dont Josette et Françoise ; « mais, sans Marie ! » tint-elle à préciser. Françoise n'aurait pas supporté que l'assistant se montre prévenant avec Josette, qu'il avait installée à sa droite, et n'avait cessé de faire des plaisanteries désagréables. Quand Josette avait aidé à servir, Françoise s'était permis de suggérer que Josette se prenait pour la maîtresse de maison, une allusion bien lourde au fait que la femme de l'assistant était partie en vacances avec les enfants.

Que quelqu'un eût voulu s'opposer au légitime désir de Josette de passer la nuit avec l'assistant enflammait sa colère : que Françoise eût proposé à plusieurs reprises à celle-ci de profiter de la voiture de Joël pour se faire raccompagner relevait d'une intention manifestement maligne. Au fur et à mesure que Josette racontait, elle était gagnée par l'indignation : « C'est bien gentil de faire la morale aux autres, encore faut-il savoir se montrer soi-même respectable ! »

Allongé dans mon lit, je tirai les leçons de ce que je venais d'apprendre : le mystère autour de Françoise la rendait d'autant plus désirable à mes yeux.

Chapitre 2

Ce matin, à peine mis-je le pied en dehors de ma chambre que je me demandai si Françoise me trouverait un jour à son goût, malgré les efforts que j'avais déployés pour lui présenter le meilleur aspect de ma personne. On peut dire qu'elle était directement responsable de ma révolte contre les accoutrements que m'achetait ma mère, non pas des articles en solde, mais des fins de séries bradées. Si bien que je flottais dans ses pantalons et ses vestes qui me faisaient ressembler à un épouvantail. L'assortiment des couleurs auquel ma mère était si sensible pour sa propre personne importait moins que son prix ; ces laissés pour compte étaient souvent beiges ou verts, ce qui s'accordait remarquablement à mon teint terreux.

À midi, au café près de la fac de droit, je slalomais entre les jambes des étudiants négligemment étendues autour de la table en terrasse et m'assis à distance de Françoise. J'abaissai mon regard sur ma chemise en voile qu'avec mon ami Dominique inscrit aux Beaux-Arts j'étais allé acheter au Quartier latin, soudain pris de la peur qu'elle ne soit trop criarde ; je me mis à regretter de lui avoir fait confiance en constatant que mon pantalon était trop large aux cuisses.

J'observai Françoise de trois-quarts, assise à côté de Marie, avec qui elle semblait inséparable. La blancheur de son visage faisait apparaître noir son chignon et je regrettai celle que je continuais à appeler la fille du métro, ses cheveux courts et son air juvénile qui curieusement me rassurait.

« Vous avez lu le dernier livre de Labrousse ? » lança Pierre d'une voix claironnante.

— La politique, on s'en fout, répondit Marie.

— Ce n'est pas de la politique. Les inégalités sociales, ça nous concerne tous. Dans nos sociétés capitalistes, il faut faire le distinguo entre capital et revenus... Je vois que je vous emmerde.

— Non, pas du tout, Pierre ! » intervint Françoise.

Il me fallait à tout prix tenter ma chance ! J'avais l'impression de contempler le vide d'un précipice, ne percevant autour de moi que des lumières et des sons

brouillés et, je sautai, poussé par le désir de me distinguer : « On devrait toujours en revenir à ce qui s'est passé dans l'Antiquité grecque et égyptienne. » J'étais lancé, je n'avais plus peur et j'entendis une voix qui ne m'appartenait pas : « Il faut se souvenir de la crise sociale à Athènes au VI^{ème} siècle, bien avant Périclès et la démocratie. Une sécheresse terrible avait contraint les petits paysans à des prêts usuraires auprès des grands propriétaires terriens ; la guerre civile menaçait et on avait choisi Solon comme arbitre pour mettre en place des réformes acceptables par les deux parties. » Pierre dut se rendre compte combien une conférence en ces lieux risquait de faire sourire à mes dépens et, saisissant le bon moment, il recourut à cette ironie précieuse qu'il savait manier à l'instar des courtisans des siècles passés : « Dis donc, Françoise ! On a appris que tu étais très méchante avec Josette. » Je gardai pour moi les enseignements que Solon avait tirés de son voyage en Egypte auprès des prêtres d'Amon.

— Ah, ce n'est pas du tout ça ! s'exclama Françoise, comprenant à quoi il faisait allusion.

Elle entreprit de raconter sa version de l'affaire qui avait causé tant de souci à Josette :

— J'ai juste voulu l'aider et lui éviter de tomber dans le panneau.

— Elle avait peut-être envie de tomber dans le panneau, suggéra Pierre.

— Je n'ai jamais rien eu contre Josette. Je l'ai vue en difficulté et j'ai voulu la tirer de ce mauvais pas, affirma Françoise.

Le menton relevé, elle défendait sans vergogne une position très contestable, comme s'il lui était venu une roserie toute féminine, en même temps qu'avaient poussé ses cheveux.

— Ah, tu me fais bien rire ! Tu voulais peut-être protéger la vertu de Josette ? dit Marie, avec un air mauvais, ce qui me surprit venant de sa part. S'il te plaît, évite de jouer avec nous à la grande âme ! Tu as peut-être des vues sur Jules ; on dirait que pour toi, les hommes en couple ont un charme particulier.

Je sentis planer l'ombre de Patrick, le bon père de famille et vis dans le nez de Marie une allégorie de la mésentente entre les deux amies : celui-ci s'avancait hors du profil du visage, agressivement rectiligne.

— Du calme, les filles. Attendez d'être seules pour régler vos comptes, dit

Pierre d'une voix douce et résignée qui confinait au ridicule.

Il sortit son fameux rire sous cape, l'arme absolue dont il disposait pour désamorcer les conflits et expliqua qu'on aurait cru assister à une dispute entre deux amoureuses, concluant d'un air entendu que l'homosexualité ne concernait pas que les hommes. Françoise, quant à elle, assumait son rôle d'offensée en s'enfermant dans un mutisme désapprobateur.

— Personne ne te reproche d'avoir couché avec Patrick, reprit Marie sur un ton conciliant. Moi, ce qui me gêne le plus, c'est que tu aies accepté de laisser ce mec te tenir des propos aussi dégueulasses sans le remettre à sa place.

— Je ne suis pas la seule à en rire. Toi aussi, il te fait marrer... et puis, je n'ai jamais dit que j'ai couché avec Patrick.

Tout chez Françoise suggérait le contraire de ses paroles ; la jolie fille timide n'était pas prête à renoncer à la volupté du pouvoir sur les hommes.

Le samedi qui suivit, toute la bande se retrouva à la station Porte de Charenton ; je n'avais pas voulu manquer cette occasion de voir Françoise, tout en déplorant l'absence de Pierre : l'impression d'être un intrus au milieu de toute une bande joyeuse, j'y étais habitué depuis l'adolescence, mais pourquoi fallait-il que ce jour où je ne pouvais m'appuyer ni sur Pierre ou même Josette, je me sois fixé un enjeu important, celui de profiter de cette occasion pour établir une plus grande proximité avec Françoise ?

Nous rejoignîmes à pied la Pelouse de Reuilly dans le bois de Vincennes. Le rythme d'escargot de la bande m'était insupportable et je me contraignais à ne rien montrer de ma nervosité. La bande s'étirait en petits groupes qui allaient chacun leur rythme : certains déjà en couple lambinaient à l'arrière, s'arrêtant pour se bécoter. Françoise paraissait s'ennuyer à tenir la chandelle à son amie Marie et son copain Gilles, quand Patrick surgit de nulle part pour la baratiner. « Toujours à l'affût, celui-là ! » fulminais-je en moi-même, feignant de m'intéresser aux arbres pour pouvoir me retourner et suivre les événements comme dans un film muet. À voir le manège de Françoise, je m'inquiétais méchamment : elle se tortillait, mettant le buste en arrière puis sur le côté – toujours le droit, remarquai-je. Sans doute Patrick y allait-il carrément dans la flagornerie ? C'est vrai qu'elle était sacrément sexy dans son pantalon et son pull

à col rond qui la moulait drôlement. Je repris espoir en voyant Patrick s'attarder avec Marie et son copain Gilles, à raconter une des blagues dont il avait l'habitude, et qui les faisait bien rigoler en tout cas. À mon grand désespoir, Françoise semblait tout faire pour se faire rattraper : elle était restée un temps fou à scruter le sol comme si elle venait d'apercevoir un trésor avant de s'arrêter complètement pour installer son blouson et son sac sur l'arche de ses mains jointes, une attitude censée exprimer toute la décontraction possible, en contradiction flagrante avec les regards exaspérés qu'elle adressait au ciel. Elle finit par sautiller sur place sans que le bavard de Patrick ne se montrât intéressé.

L'après-midi à la foire du Trône semblait décidément mal entamée et je trouvais les autres un peu puérils à surjouer l'effroi au train fantôme. La Chenille, c'était mieux. La sensation de vitesse me procura une ivresse agréable, avant que je ne constate que Françoise était assise dans le même traîneau que Patrick.

Au Grand Huit, je réussis à me placer dans le même wagonnet que Françoise, contrarié de découvrir que Patrick m'avait pris de vitesse pour s'asseoir à côté d'elle. J'avais toujours eu peur du vide et au Grand Huit, les sensations étaient vraiment fortes. Je me cramponnai à mon siège et tentai de ne pas céder à la panique. Le pire était à venir. Le wagon se pencha dangereusement dans un virage haut-perché et je crus défaillir. Le hurlement de Françoise me tira de mon effroi et me fit assister à une scène qui m'anéantit : Patrick venait de passer un bras autour de ses épaules et ils échangèrent un regard interminable. La gravité qu'exprimait le visage de Françoise m'apparut comme de bien mauvais augure.

Ce que je me résolus à considérer comme un échec après deux heures de marche se solda par la rage de ne pas lâcher l'affaire avec Françoise ; j'errais dans Paris, allant où mes pas me guidaient et me retrouvais Gare Saint-Lazare, traînant ma misère dans l'anonymat de la foule qui s'y pressait ; dans la joie des couples enlacés je voyais Françoise et Patrick. La conviction de ma petitesse était à la mesure de ma rage ; que Patrick fût marié avait dû apparaître si exotique à Françoise et, imaginant leurs ébats, j'étais outré par cet orgueil mal placé des femmes qui trouvent un charme particulier aux hommes mariés.